

nonçait le retour des promeneurs, je pris l'enveloppe dans mon bec et allai me poster au coin du perron.

La chose était trop remarquable en soi pour ne pas être remarquée, j'entendis Camille s'écrier :

— Regardez donc Bigarrette, avec ce papier dans le bec.

Elle se baissa, le prit et le tendit à son amie en lui disant :

— C'est à votre adresse.

La dame lut tout haut mon avis; on s'étonna, on courut à la bibliothèque, d'un coup de patte j'attirai mon manuscrit, et Camille le lut tout haut sans désembrer.

Puis ce furent des rires et des surprises sans fin.

En fin de compte, la dame promit de parler à un grand éditeur, et me voici presque certaine de passer à une postérité plus ou moins reculée.

Cela me flatte excessivement; malheureusement les paroles de M. le curé me reviennent en mémoire et font évanouir cette petite fumée de vanité. Est-il donc si désirable de vivre lorsqu'on ne peut se survivre, et qu'est-ce qu'un peu de gloire purement humaine bornée par le temps? Ah! que mes lecteurs futurs le sachent bien, Bigarrette donnerait son esprit, ses succès, sa vie, pour avoir une âme!

BIGARRETTE.

Pour copie conforme :

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— Fin. —

## ÉPISODES DE CHASSE

### DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

#### LE RHINOCÉROS « MAJOR. »

« Tu es un drôle de poisson pour que l'on fasse de toi un ami. »  
(*Le quaker au requin.*)

La scène représente un campement en Afrique; un grand feu y est allumé, non pour se chauffer, — la chaleur n'est que trop grande dans ce pays, — mais pour tenir à distance tous visiteurs importuns, y compris les moustiques, et pour chasser, pendant que nous reposions, l'humidité de l'atmosphère, qui, sans cette précaution, occasionne des fièvres. — GLENLYOC, amateur passionné d'histoire naturelle et des chasses de l'Afrique méridionale, prend la parole à la demande générale :

Je ne doute nullement que l'homme ait le pouvoir d'appriivoiser les animaux sauvages, si sauvages qu'ils soient, dans leur plus complète liberté, tels que Dieu les a créés. L'expérience m'a démontré que non-seulement l'homme peut les rechercher en toute sécurité jusque dans leurs repaires, en usant toutefois de prudence et en évitant de leur faire du mal, mais aussi qu'il est certaines circonstances où les animaux vien-

nent le trouver et ont recours à lui, comme ils étaient certains d'être plus efficacement secourus que par ceux de leur race. Je crois aussi que l'histoire naturelle de quelques animaux supérieurs est encore à faire, que quelques espèces sont imparfaitement connues, que plusieurs variétés n'ont pas été observées. L'homme, je le répète, peut apprivoiser les animaux les plus féroces : les animaux viennent volontairement le trouver et lui demander aide; enfin, il peut exister des variétés inconnues aux naturalistes de tout âge et de tout pays. Cette triple assertion sera confirmée, je l'espère par le récit suivant :

J'arrivai un soir aux « Lacs Noirs de Béchuan, » comme on les appelle; le soleil, descendant à l'horizon, teignait le ciel d'une rougeur sinistre. Il n'y a pas de crépuscule en Afrique, la nuit succède instantanément au jour. Il était temps de m'occuper d'un gîte, et je choisis, pour plusieurs motifs, un arbre planté sur le bord du lac Supérieur ou Oriental. Un hippopotame, jeune et gras, prenait ses innocents ébats à la surface de l'eau noire. Je savais qu'il ne me ferait aucun mal, et, pour ma part, je n'avais pas l'intention de lui en faire. Je craignais plutôt les sauriens, dont je connaissais les façons artificieuses et la manière de se glisser le long d'une berge pour se présenter tout à coup à un étranger. Aussi m'étais-je préparé à répondre aux prévenances de tout visiteur par une balle d'acier, car le plomb n'a aucune action sur leur carapace. Promenant autour de moi un regard vigilant, j'entendis un bruit d'eaux jaillissantes et je vis un énorme rhinocéros comme je n'en avais jamais rencontré ni aux Indes, ni à Ceylan, ni à Sumatra, ni à Bornéo, ni en Afrique. Il s'amusait à pousser son large groin contre les côtes de l'hippopotame ou plutôt contre le blindage de graisse qui les défendait. Le pauvre « Hippo » pivotait dans l'eau sur son axe et tournait comme une meule de remouleur; il criait à chaque poussée, n'approuvant pas certainement cette familiarité que s'arrogeait le rhinocéros en vertu du droit du plus fort. Scandalisé enfin de ce traitement, l'hippopotame rejeta tout l'air de ses poumons et plongea sous l'eau, se dérobant ainsi au monstre, tout en le laissant maître de la situation. Le géant m'aperçut alors, et parut surpris. Il n'avait jamais vu pareille créature. Qu'était-ce? d'où venait-elle? Évidemment j'étais le premier homme qui s'offrait à ses regards, car dans le cas contraire il aurait fui ou se serait élancé sur moi pour me transpercer de la corne implantée sur son front. L'homme aime à détruire. La capture d'un si magnifique animal eût constitué une vraie bonne fortune pour le chasseur qui l'aurait vu avant moi; la rencontre d'une créature humaine aurait donc laissé au rhinocéros, soit l'impression d'une vraie crainte, soit celle d'une haine profonde; mais, je l'ai dit, il ne manifestait que la surprise.

Si complète était la solitude qui m'entourait, que plutôt que de ne rien dire, j'aurais adressé la parole à une pierre ; aussi, et par amour de la causerie, lorsque l'animal eut achevé sa fanfare, car il poussait des cris de triomphe, comme pour fêter l'univers, je lui tins ce langage : « Vous semblez avoir une excellente opinion de vous, mon vieux, mais il n'y a pas de quoi vous vanter. Vous êtes plus gros que votre adversaire, qui n'est que graisse, condition très-défavorable dans un combat ; de plus, autre désavantage pour lui, vous l'avez attaqué par surprise... Mais vous n'avez sans doute pas les mêmes règles que nous pour la lutte. »

Voilà ce que je croyais pouvoir dire en toute sécurité : car, ne me comprenant pas, le rhinocéros ne pouvait s'en offenser, bien que je connusse l'indomptable férocité des animaux de cette famille lorsque l'homme les approche de trop près, quoique d'habitude ils ne se dérangent pas pour l'attaquer. Ma nouvelle connaissance se tenait carrément plantée sur ses jambes, dans l'eau peu profonde, à moins de vingt mètres des bords du lac. Après le plongeon de l'hippopotame, il s'était graduellement avancé vers moi et m'examinait en ce moment avec curiosité ; sentiment que je n'avais jamais observé chez aucun individu de cette race de pachydermes. Ils se meuvent pesamment et ressemblent au cochon dans leurs allures, lorsqu'il se vautre dans la fange ; mais, si on les dérange tout à coup, ils deviennent, comme le sanglier, d'une férocité dangereuse. Semblables à Guzman, alors ils ne connaissent plus d'obstacles et ils assouvissent leur rage en transperçant l'important, qu'ils écrasent ensuite ; puis, arrachant ses membres un à un, ils l'éventrent d'un coup de corne, déchirent ses entrailles et enfouissent dans le sol, sous leurs piétinements, les restes d'une masse informe de chair et d'os broyés.

Évidemment il ne s'agissait pas ici d'un rhinocéros ordinaire. J'avais appris d'un chasseur cafre que, bien avant dans l'intérieur du pays, se trouvait une autre race de ces animaux, très-supérieure à l'espèce généralement désigné sous le nom de rhinocéros. Ce fait, dont j'avais toujours douté, croyant que l'existence d'une race supérieure, si elle était réelle, devait être connue des naturalistes, m'était maintenant confirmé pour la première fois, et je ne pouvais plus le révoquer en doute. Le Cafre parlait de ces rhinocéros comme d'animaux farouches, ne frayant pas avec les rhinocéros de la petite espèce, dont ils étaient même les ennemis, et qu'ils tuaient, selon ce qu'il avait cru remarquer ; leurs habitudes retirées ne lui avaient pas laissé le loisir de pousser plus loin ses observations. Mon Cafre savait seulement qu'ils étaient beaucoup plus beaux que les « cochons de boue, » comme il appelait les rhinocéros ordinaires.

L'animal que j'avais sous les yeux répondait parfaitement à cette description, et il ne ressemblait pas plus à la race porcine des marais, se vautrant volup-

tueusement dans la fange, que le cheval de course pur sang ne ressemble au poney à poil rude des montagnes. En effet, entre le superbe pachyderme qui était devant moi et le rhinocéros lourd et stupide, tel qu'à de rares occasions on en montre en Europe, il n'existait pas plus de rapports qu'entre le rapide et intelligent méhari du désert et le chameau de bât. Peut-être n'attendrait-il pas qu'on vint l'irriter ou l'attaquer, et sa corne, — arme redoutable chez tous les rhinocéros grands et petits, — avait huit à neuf pouces de plus que celles que j'avais vues jusqu'alors.

Nous continuâmes à nous regarder réciproquement ; il n'avait pas encore pris de détermination, autant que je pouvais en juger. J'étais, pour ma part, tout décidé, s'il prétendait livrer bataille ; mais je ne voulais pas le provoquer. « Est-ce la paix ou la guerre ? » demandai-je afin de rompre le silence. Semblable à un lourd billard, il reposait pesamment sur ses grosses jambes, sans bouger de l'épaisseur d'un cheveu. Je voyais le blanc de ses yeux, ses larges dents, ses défenses assez fortes pour déraciner un arbre, sa corne blanche, prête à éventrer une centaine d'éléphants. La lune était assez brillante pour éclairer les affaires sérieuses ou les plaisirs de cette nuit. De temps en temps, mon regard changeait de direction, me défiant des sauriens et d'autres membres tout aussi peu agréables de la société africaine, plus à craindre que l'adversaire déclaré que j'avais devant moi, si toutefois le rhinocéros était un adversaire, ce que j'ignorais encore. Soudain j'entendis dans l'eau retentir un bruit sourd ; ma nouvelle connaissance venait de remuer une des solides colonnes que sans doute elle appelait ses jambes. Elle en mit une seconde en mouvement, puis s'arrêta en m'examinant de nouveau avec attention. Je ne comprenais pas cet examen, je ne m'expliquais pas son but. Le rhinocéros se disposait-il à jouer à la boule avec moi comme avec l'hippopotame ? « Ne vous en avisez pas, mon vieux, lui dis-je en riant, sinon je vous logerai dans la tête un bon lingot d'acier. Soyez poli, pour peu que votre santé vous soit chère »

J'avais à peine prononcé ces paroles, qu'il fit un bruit très-singulier et avança d'un pas dans ma direction. Cependant les sons que j'entendais ne m'indiquaient aucune férocité. Ils étaient rudes, mais décidément ils n'exprimaient pas de colère. Peut-être n'avait-il pas de mauvaises intentions à mon égard. Je résolus d'agir sans précipitation et de ne faire, s'il était possible, aucun mal à cette noble bête

« La prudence constitue une bonne moitié de la valeur, » dit la sagesse des nations. Prudence et valeur sont deux qualités qui ne s'élèvent pas chez moi à un bien haut degré, je suis le premier à en convenir ; mais je me décidai à employer tout ce que je possédais de la première. Je m'approchai de l'arbre que j'avais choisi, et, pour prévenir l'ascension des serpents,

jattachai autour du tronc une torsade de feuilles de frêne; puis j'allumai une torche, et, avant que le rhinocéros fût sorti de l'eau, je me trouvai perché sur la branche la plus basse. Cette branche aurait été à sept pieds environ au-dessus du rhinocéros, s'il prenait au rhinocéros fantaisie de se placer au-dessous; sans cela je ne m'y serais pas fié, car lorsque toute autre nourriture leur manque, ces animaux se dressent contre les arbres, et de leur corne arrachent toutes les branches à leur portée. Je pouvais maintenant causer avec lui et surveiller tous ses mouvements. Le voilà qui s'avance résolument, mais toujours avec son pas lent et pesant; il lance des sons que j'interprète comme les notes dolentes d'un chien cherchant à s'approcher de son maître. Je ne veux pas dire qu'ils y ressemblaient, mais leur expression me confirmèrent tellement dans l'idée que j'avais de leurs signification, que pour rien au monde je n'aurais attaqué le premier.

LÉONTINE ROUSSEAU.

(Temple Bezang-Maria.)

— La suite prochainement. —

## CHRONIQUE

Vacances des lycéens! vacances des magistrats! vacances des députés! vacances sur toute la ligne!

Il faut que ce mot *vacances* ait toutes les vertus d'une parole magique: car il a le don de se faire comprendre par les jeunes et les vieux, par les esprits frivoles et les esprits sévères, par les gens qui pensent rouge et les gens qui pensent blanc...

Soyez donc bénies, ô vacances! de tous ceux qui ont le bonheur de vous apprécier par eux-mêmes et de tous ceux qui en sont réduits à vous estimer sur la parole des autres!

Les vacances n'arrivent point sans leur inévitable cortège de distributions de prix: concours général, concours des lycées, tout cela aboutit depuis huit jours à un déluge de couronnes où le laurier à sauce, le papier vert et, dans les grandes circonstances, le papier doré, semblent se dresser d'eux-mêmes sur le front des heureux vainqueurs.

Il n'est si chétive pension qui ne se mette en frais, quand arrive la première quinzaine d'août, pour tendre à leurs familles les jeunes ovaïlles confiées à sa tutelle, plus parées, plus enguirlandées qu'un lot de mérinos dans un concours régional.

J'ai même le regret de l'avouer: à Paris, dans beaucoup d'institutions particulières, le nombre des récompenses est trop souvent en raison inverse de la solidité des études qu'on y fait.

Que voulez-vous? le pauvre chef de pension sait

que certains parents ne lui pardonneront pas l'ignorance de leurs fils: M. Anatole ou M. Arthur n'eût-il pas fait un devoir ou pas appris une leçon dans le cours de l'année, il n'en doit pas moins, d'après les exigences de l'amour-propre paternel et maternel, prendre rang parmi les élus.

Votre fils est un âne, vous le savez bien, monsieur; vous ne l'ignorez pas, madame; n'importe! il faut que le cher enfant ait un prix, et que son nom soit inscrit au livre d'or du palmarès.

La conscience du chef d'institution murmure bien un peu, quand il se voit contraint de s'associer à cette complicité de l'ignorance et de la vanité. Mais il sait, le malheureux, qu'un élève sans couronne est un élève perdu pour lui, et il se résigne: il glisse peu à peu sur cette pente funeste, et il trafique des lauriers comme il trafique des haricots du réfectoire.

Je voyais, il y a quelque temps, dans un journal à images, une petite scène assez plaisamment esquissée. Un papa accompagné de son fils, élève de sixième, est dans le cabinet de M. Petdeloup, chef d'institution, *homme sévère*, et, pour le moment, *pas juste* du tout...

Le papa est furieux: pour un rien il arracherait les yeux à M. Petdeloup:

— Comment, monsieur, mon fils n'a eu qu'un prix, alors que vous en donnez deux au petit Pichu, qui est un cancre fiellé!

— Monsieur, répond M. Petdeloup avec un flegme renversant, calmez-vous, je vous prie, et veuillez comprendre la différence: votre fils n'est qu'un simple externe, tandis que le petit Pichu est pensionnaire...

Je ne voudrais pas cependant envelopper toute la confrérie des chefs d'institution dans une commune critique, et je me hâte d'ajouter que, s'il ne manque pas de Petdeloups parmi eux, il n'y manque pas non plus d'instituteurs vraiment à l'abri de tout reproche en matière de distribution de prix; mais ceux-là ont besoin, je le déclare, d'une vertu à triple dose.

Les *forts en thème* et en version ne sont pas les seuls dont le cœur tressaille d'émotion quand revient cette époque de l'année.

C'est aussi le moment où le Conservatoire soumet aux épreuves publiques les jeunes artistes qui suivent ses cours: c'est le moment où les futurs Duprez et les futures Malibran, les Talma et les Rachel de l'avenir sont admis à faire montre de leurs talents.

Le concours de tragédie et de comédie a eu lieu à la fin de la semaine dernière.

Chaque fois que j'ai assisté à cette cérémonie ou que j'en ai lu le récit dans les journaux, je n'ai pu me défendre d'une certaine pitié pour ces jeunes gens et ces jeunes filles que leur mauvaise étoile pousse dans cette ingrate et périlleuse carrière du théâtre.

Ils sont là, chaque année, une douzaine de l'un et l'autre sexe, qui tous s'imaginent de la meilleure foi

doivent donner, l'hiver venant, la représentation brillante d'un rôti, on s'abstient de la dernière récolte, attendu que la bête n'engraisse qu'autant qu'elle est bien en plumes aux approches de l'automne. 1° Son engraissement a ses règles comme celui de tous les hôtes de la basse-cour. Ne songez point à engraisser une oie avant qu'elle ait acquis son entier développement, vous y perdriez votre latin, et, ce qui est bien pis, vraiment, votre peine, votre temps et votre argent. 2° L'animal se prêtera avec d'autant plus de bonne grâce à vos spéculations sensuelles, qu'il aura été mieux préparé de longue main à son grand acte par une bonne alimentation : aussi, les ménagères intelligentes ne manquent-elles pas d'envoyer leurs oies glaner à la suite des moissonneurs, elles s'en acquittent fort bien, ramassent tous les grains tombés, et reviennent toujours de cet exercice lucratif le jabot garni et le ventre rebondi; digestion faite, il leur reste, entre cuir et chair, un souvenir onctueux de ces trouvailles opimes. 3° Sans le précipiter, ne retardez jamais l'engraissement. Les premières froidures de l'automne, loin d'être contraires, stimulent l'énergie de l'estomac; dès que l'engraissement a commencé, toute la bête y passe; au surplus, elle se prête volontiers au régime succulent qu'on lui impose; elle raffole d'avoine, on ne la lui ménage pas; au bout d'un mois, elle en a consommé environ vingt litres et pèse alors de 5 à 6 kilogrammes.

Mais ce sont là les procédés d'un engraissement vulgaire qu'on applique aux oies destinées à la consommation ordinaire. Quand on veut faire les choses dans toute la perfection possible, on s'y prend autrement. On met la bête en charte privée, dans une case si étroite, qu'elle ne puisse faire aucun mouvement. On la gorge de maïs cru et, mieux encore, de maïs crevé dans du lait; on répète les charges à fond jusqu'à ce que l'oie demande grâce, d'après l'axiome qu'une digestion bien conduite doit en appeler bientôt une autre. Ce n'est pas précisément économique, j'en conviens; mais, avec ce puissant régime, quels magnifiques foies gras s'épanouissent au fond des entrailles de l'heureuse victime! En moins d'un mois d'une habile pratique, sa bonne volonté est à bout de forces; dépasser ce point miraculeux, ce serait s'exposer à un dénouement fatal; on le prévient; on met fin au travail stomacal de l'oie en l'envoyant se reposer de ses fatigues sur un lit de truffes, dans les flancs d'une large terrine : Nérac, Toulouse, et notre chère et regrettée Strasbourg doivent leur renommée européenne à cette recette pratiquée, chez elles, avec succès, pour le bonheur du genre humain.

R. SAINT-VICTOR.



## ÉPISODES DE CHASSE

### DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

LE RHINOCÉROS « MAJOR. »

(Voir page 317.)

Je déposai donc ma carabine sur une branche fourchue, comme une arme, pour le moment, inutile. J'étais sûr qu'il y avait paix ou trêve entre nous, maintenant et à jamais. On trouvera peut-être cette conclusion un peu précipitée; mais je ne m'étais point encore senti autant de confiance et je bannis de mon esprit tous les récits des Cafres sur le caractère vindicatif des rhinocéros.

J'ai déjà comparé mon rhinocéros à un billard. Si un billard pouvait marcher, il marcherait probablement à la façon des rhinocéros. « Asseyez-vous, mon vieux, lui dis-je pour échapper au silence. Je n'ai pas le plaisir de savoir votre nom, à moins que ce ne soit celui de « Rhinocéros, » comme vous appellent les hommes. Dans ce cas, j'en aime énormément la première syllabe (1); je n'en ai jamais possédé assez pour m'en déguster. Si la seconde signifie « guerre, » je l'aime moins; mais ce sera comme vous voudrez. Amis, si cela vous plaît. Sinon, non. Qu'en dites-vous? »

Chose bizarre, l'animal, pendant que je plaisantais ainsi, avait l'air tout à fait content; il poussait de petits grognements et de petits ricanements qui indiquaient évidemment la satisfaction; la voix humaine lui plaisait, mais il semblait s'impatienter dès que ma voix cessait. Je repris donc mon discours : « Je m'en vais faire une ascension, en quête des serpents, et, si j'en trouve, je les frapperai avec ce bâton de frêne ou d'orme, car je ne suis pas bien sûr que ce soit l'un ou l'autre. Mes connaissances en botanique laissent un peu à désirer; vous grognez, ou plutôt vous ricanez, vous êtes peut-être plus versé que moi dans cette science, et en effet cela vous est possible, en votre qualité de *végétarien*. Me voilà en train de poser pour une seconde édition de Saint-Patrice, — édition reliée en veau, — direz-vous. Vous riez, tant vous trouvez l'idée drôle. Eh bien, faites bonne garde en bas; je ne serai pas longtemps absent, et à mon retour j'aurai quelques bons biscuits à vous offrir. Demeurez, j'aime la bonne société; mais il me faut absolument faire la chasse aux serpents. J'ai vu mourir un homme de la morsure d'un *cobra capella*, et depuis ce temps j'ai les serpents en horreur. »

Je visitai soigneusement l'arbre sans y trouver de bête malfaisante, et, tout préoccupé de ma tâche, je gardai le silence, ce qui inquiétait mon nouvel ami. Une succession rapide de grognements bruyants indiquait que sa paix était troublée. Si j'interprétais correctement le langage naturel d'un animal dont le contact intime m'était tout à fait nouveau, il demandait

(1) *Rhino*, terme d'argot qui veut dire *argent*.

quelque chose. Dès que je parlais en plaisantant, il semblait plus à son aise. Toutes ces badineries paraissaient, chose étrange, plaire à l'énorme animal. Si je me taisais une seule minute, il grognait et faisait trembler le sol en le frappant impatiemment d'un de ses pieds de devant. Il tournait ensuite sa tête vers moi et me montrait ainsi toute sa corne. Je descendis de l'arbre; mon ami en éprouva une grande satisfaction. Je lui offris un morceau de biscuit, prévenance qui parut lui faire un sensible plaisir, non pas seulement à cause du biscuit, mais parce que, du moins à ce que je crus, il me sentait près de lui. Il se frotta le nez à plusieurs reprises contre ma main, et, lorsque j'eus placé le biscuit entre ses lèvres épaisses, il le broya de façon à faire envie à un vieux matelot édenté. Je mangeais plus lentement que lui, aussi sur quatre portions en obtint-il trois. Je montai de nouveau à l'arbre pour chercher deux biscuits encore et une bouteille de café, car j'avais soif; mais l'impatience du rhinocéros me fit redescendre promptement. Quoiqu'il reçût la plus grosse part des trois biscuits, c'était une ressource si faible pour un pareil estomac, que je pouvais croire, sans trop d'amour-propre, qu'il tenait moins à cette friandise qu'à l'agrément de me savoir près de lui et de m'entendre causer. Voyant que, pour le contenter, il fallait absolument parler, quel que fût le sujet, je songeai à faire d'une pierre deux coups, et à le régaler de quelque chose de mieux que ma folle conversation. Je pris dans mon sac un volume de Charles Dickens et je lus à haute voix, ayant soin de marquer le dialogue par des intonations variées. Je puis rassurer l'ombre glorieuse du brillant romancier, si parfois elle craignait l'oubli : jamais encore l'illustre écrivain n'avait rencontré d'auditeur aussi attentif et aussi visiblement satisfait que le « capitaine Rhino, » car je lui donnai à la fois un petit nom et un grade. Sa joie ne se traduisait ni par des battements de mains ni par d'autres manifestations vulgaires, mais avec une politesse calme.

J'interrompis ma leçon pour fumer ma pipe. A peine avais-je parfumé l'air d'une vingtaine de bouffées, que le capitaine Rhino devint aussi impatient que le public d'un théâtre de Londres. Il grogna, je n'y répondis point; il grogna plus fort et à plusieurs reprises, sans que j'y fisse attention; redoublant ses cris, il piétina avec colère... Même silence de ma part. Alors je jure qu'il siffla réellement, à peu près comme on siffle au parterre et aux galeries d'un théâtre en demandant « la musique! »

« Pourquoi faites-vous tant de vacarme? » lui demandai-je; puis vinrent les sons gutturaux, faibles, par comparaison, et qui indiquaient sa joie de voir que je n'étais ni mort ni muet. Je commençai à croire que la nuit se passerait en conférences et en lecture, perspective qui ne me souriait guère. Mais je résolus de me prêter pour le moment aux fantaisies

de mon interlocuteur. Peut-être la faim ou le sommeil viendraient-ils à mon secours. J'entretins donc, à travers les rares bouffées qu'il me permettait d'aspirer, un feu assez irrégulier de bonnes bêtises. J'avais rempli pour la troisième fois ma pipe d'écume de mer et je m'étais informé si « maman savait qu'il était sorti. » Il me répondit avec son murmure habituel, lorsqu'il s'éleva soudain, sur le lac Oriental, un grand tumulte. Trombones, grosses caisses, roulements de tonnerre, fifres aigus, cornemuses, braiments d'ânes, grincements de scies, mugissements de taureaux, gémissments d'agonisants et cris d'essieux mal graissés, tout cela et encore autre chose se confondait dans le plus horrible charivari. Le capitaine Rhino tourna une oreille du côté de l'eau et me regarda de l'air de quelqu'un parfaitement au courant. Ce tapage, bien évidemment, n'avait pour lui rien de nouveau et il prenait la chose en philosophe. Bientôt les bruits les plus divers éclatèrent avec violence, et l'horreur du spectacle grandit de minute en minute. En deçà de la rive, d'un lac à l'autre, se précipitaient en masses épaisses les sauriens, les hippopotames et les rhinocéros; ils roulaient, étroitement serrés, se disputant la place et se déchirant furieusement au milieu d'affreux rugissements. Les rhinocéros transperçaient, éventraient tout ce qui se trouvait près d'eux, sans même épargner ceux de leur espèce. D'énormes serpents s'élançaient à travers les arbres avec la rapidité de l'éclair en poussant de rauques sifflements. Tous les oiseaux de jour et de nuit étaient également éveillés.

L'étroit rivage fut enfin bloqué complètement; la masse compacte des monstres s'agitait comme une mer houleuse; de temps à autre il en tombait un ici et là. Le capitaine Rhino crut que c'était le moment d'intervenir, car, semblable à un taureau méditant une attaque, il baissait et levait la tête. Comme il pouvait aisément me voir, à la lumière de ma lampe, fumant et contemplant la bataille, son regard sembla me dire : « Vous allez bien vous amuser; » mais il ne fit entendre aucun son. Il se mit à la besogne en silence, et je remarquai qu'en toute occasion il ne lançait sa fanfare qu'après avoir remporté une victoire. Cette façon d'agir me plaisait, car les chiens qui n'aboient pas font les morsures les plus profondes. Tantôt baissant, tantôt élevant sa tête et sa queue, en forme de cordon de sonnette, il se mit en mouvement d'une allure délibérée qui dénotait une résolution énergique. Si ceux au-devant desquels il marchait n'avaient pas encore fait leur testament, ils pouvaient être certains qu'ils ne le feraient jamais. Il se frayait un passage à travers la masse épaisse, éventrant ceux qui lui opposaient une résistance, les jetant en avant, en arrière, sur les côtés et dans toutes les directions, comme un Irlandais habitué à ce jeu et qui aurait pour devise : *Faugh et Ballagh*. Les plus légers furent

lancés, les uns par-dessus sa tête à plus d'un mètre en arrière, les autres dans les lacs. Le rivage se trouva déblayé des vivants en trois minutes; les morts seuls l'encombrent. Le capitaine plongea alors dans le lac Oriental en poursuivant les légions qui fuyaient devant lui.

A mesure que la bataille s'approchait ou s'éloignait, le bruit augmentait ou diminuait, bruit où l'harmonie et la mélodie ne brillaient que par leur absence; mais les rugissements, les glapissements et les croisements les plus rapprochés étaient bien autrement insupportables que ce vacarme à distance. Les ibis et les autruches s'y faisaient surtout remarquer, courant tantôt en avant ou en arrière, tantôt l'une à la file de l'autre, à la façon des Peaux-Rouges, tantôt deux à deux, tantôt en colonnes serrées; mais, quel que fût l'ordre de leur marche accélérée, leurs cris n'étaient pas moins discordants. J'essayai de les oublier en mettant au net mon journal pendant que je fumais. Cela fait, je pris les courroies de mon havre-sac, puis les passant tout à la fois autour de la branche et autour de mon corps, j'en attachai solidement les boucles. Je plaçai ma carabine à côté de moi, les canons tournés en bas, et, ayant disposé toute chose à ma portée, en cas de danger, je me recommandai à Celui qui était aussi près de moi dans ces solitudes que dans un temple, puis je m'endormis au bout de quelques minutes.

Au lever du soleil, mon ami le rhinocéros n'avait pas encore fait son apparition. Il me semblait en retard; peut-être n'appartenait-il pas à une secte matineuse; peut-être avait-il été tué dans la mêlée de la nuit. J'étais un peu inquiet, car je désirais connaître à quoi j'avais dû sa première visite. Il avait certainement un motif. Tout à coup, comme je prenais mon café, je vis à la surface du lac sa tête, semblable à une barque sans voile et à un seul mât; son train de derrière, en saillie proéminente, figurait un second bateau voguant à la remorque. Il nagea lentement jusqu'à l'endroit où l'eau devenait moins profonde; puis, s'avançant en clochant vers le bord, il y monta péniblement. Il marchait comme si ses jambes eussent été de bois et sans aucune articulation, faisant entendre de petits grondements qui, selon moi, indiquaient sa joie de me revoir. Dès qu'il fut à portée de ma voix, je le saluai de mes phrases badines et descendis pour aller à sa rencontre. Il me prodigua ses démonstrations familières, ce dont je l'aurais volontiers dispensé, vu qu'il était mouillé comme un caniche; mais comment aurais-je repoussé un abord si amical?... Il avait, d'ailleurs, un air de souffrance mal déguisé par sa joie de me revoir. Je lui offris du biscuit, il n'y fit point attention, et, penchant son large front contre ma poitrine, il se frotta la tête à ma main. Aucun animal, je crois, ne se meut avec autant de lourdeur que le rhinocéros, et, bien que celui-ci fût moins pesant que les pachydermes exhibés en Europe

sous ce nom, ses allures de petit chien caressant son maître n'étaient pas moins risibles.

Je m'aperçus alors qu'il était moins âgé que je ne l'avais cru, ne l'ayant vu qu'imparfaitement dans la nuit. C'est à peine s'il avait atteint son développement d'adulte, quoiqu'il fût déjà un magnifique spécimen de son espèce, que j'appellerai, faute de mieux, celle du « rhinocéros major, » en classant l'animal inférieur comme « rhinocéros minor. » Il dépassait de beaucoup en hauteur les rhinocéros ordinaires que j'avais si souvent vus et chassés et qui de leur côté m'avaient si souvent poursuivi. Une mesure exacte me donna neuf pieds huit pouces pour la hauteur des épaules, et dix pieds trois pouces pour celle des hanches. De proportions régulières, il n'avait pas l'abdomen tendu outre mesure, ainsi qu'on le remarque généralement chez l'espèce inférieure. Sa peau massive, pendant de l'épaule jusqu'aux hanches en plis bizarres, présentait de loin l'apparence d'une énorme housse au bas de laquelle courait, en guise d'ornement, une sorte de frange. Cette particularité distingue tous les rhinocéros de la grande espèce que j'ai vus depuis. Elle est chez quelques-uns plus prononcée que chez le « capitaine Rhino. » La peau de ce dernier n'offrait pas, pour le moment, l'aspect de celle d'un animal en santé. Brûlante, sèche, très-rude et prête à se fendiller, elle n'avait pas cependant la teinte de boue des bêtes des marais. La peau de « Rhino » était d'un brun noirâtre ou plutôt d'un brun rayé de noir.

Non-seulement tout en lui indiquait une organisation supérieure, mais encore sa physionomie, si toutefois on peut se servir de ce mot, exprimait une intelligence plus élevée que celle de la race ordinaire, aux allures de porc; les yeux plus doux n'avaient pas le regard sombre ni brutalement féroce qui caractérise les pachydermes connus jusqu'ici sous le nom de rhinocéros.

Il me semblait étrange que ce rhinocéros fût venu me trouver avec une intention bien évidente. Il n'était pas habitué à la vue de l'homme, comme le prouvait la surprise qu'il avait manifestée en me voyant pour la première fois. Pourquoi, m'ayant vu, ce plaisir ou ce besoin de me revoir? Problème dont la solution ne se fit pas longtemps attendre.

« J'avais tout d'abord observé qu'au milieu de toutes ses manifestations de joie non équivoques, il semblait souffrir du moindre mouvement. Il lui échappait, de temps en temps, un cri indiquant une douleur aiguë. Je me doutai bien que la bataille de la nuit dernière y était pour quelque chose; mais, comme sa souffrance paraissait excessive, et que par moment il regardait son flanc droit, puis tournait vers moi ses yeux pleins d'angoisses, le cas pouvait être grave, et je résolus, s'il était possible, d'en découvrir la cause précise. Comment s'y prendre? C'était la question. L'animal me montrait une confiance sincère qui m'encourageait

à l'examiner de près; cependant je pouvais irriter sa souffrance ou l'offenser sans le vouloir et avec les meilleures intentions du monde. Si, pour répondre à un toucher qui lui semblerait rude ou trop familier, il allait s'aviser de m'enlever de terre avec sa corne, arme plus redoutable qu'une baïonnette!... Cependant, peu à peu, je m'enhardis dans ma bonne pensée. Je posai par terre ma lourde carabine à deux coups et je m'agenouillai près de l'animal pour examiner la partie de son corps qu'il avait regardée avec tant de fixité. Il s'approcha alors très-positivement de moi en faisant un mouvement de mon côté, comme pour faciliter mon inspection, je le crus du moins. En inclinant ma tête sur l'herbe, je m'expliquai aussitôt ce dont il s'agissait. C'était un miracle que la pauvre bête pût encore se tenir debout et se mouvoir. « Oui, certes, mon ami, tu dois horriblement souffrir, » lui dis-je en me relevant et caressant sa tête qu'il inclina contre ma poitrine. Il avait reçu au flanc une blessure profonde, dans laquelle un corps étranger était resté implanté. La matière purulente empêchait les chairs de se rejoindre.

LÉONTINE ROUSSEAU.

(Temple Bezaug-Maria.)

— La suite prochainement. —

## CHRONIQUE

Est-ce l'influence de la saison des bains de mer qui se fait sentir?... Depuis quelque temps nous n'entendons plus parler que d'engins destinés à braver l'Océan et toutes ses fureurs. Si cela continue, bientôt les inventeurs d'appareils de sauvetage seront plus nombreux que les marchands d'habits confectionnés. Volontiers, chacun d'eux écrirait sur son prospectus : *La maison n'est pas au coin du quai.*

Ils ont tous leur système à eux, un système spécial, infaillible, capable de vous tirer du fond de l'abîme, ou plutôt de vous faire glisser à sa surface comme une légère ablette, alors même que vous seriez lourd comme un saumon de plomb.

Vers le milieu de la semaine dernière, la plupart des journalistes de Paris ont reçu une lettre-programme que je transcris textuellement :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien assister à l'expérimentation d'un nouvel appareil de sauvetage, qui aura lieu samedi prochain, 8 courant, à quatre heures du soir, dans le bassin du pont de la Concorde, près le ministère des affaires étrangères.

« La présente lettre servira d'entrée pour deux personnes.

### « SIMULACRE D'UN NAUFRAGE EN MER.

« Un bateau, monté par douze à quinze passagers des deux sexes et chargé d'un poids en plomb représentant un million en or, sera coulé au fond de la Seine, en présence des spectateurs. Les passagers seront sauvés par le costume *natateur*, qu'ils porteront en dessous de leurs vêtements; le plomb, pesant environ 325 kilogrammes, sera sauvé et garanti du contact de l'eau par la bouée *save-tout*.

« Construction d'un radeau portatif, du poids de 4 kilogrammes, pouvant soutenir douze personnes.

« Repas des naufragés, pour lesquels la bouée *save-tout* servira de cave et de garde-manger.

« Simulacre d'attaque d'un requin; défense des naufragés avec armes blanches et armes à feu.

« Rapatriement des naufragés par un bateau de passage.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur,

« Votre très-humble serviteur,

« GOSSELIN. »

Il y avait de quoi tenter la curiosité : à moins de n'être ni badaud ni chroniqueur, — ce qui, à vrai dire, est à peu près la même chose, — on ne pouvait se dispenser de se rendre sur la berge du quai de la Concorde. C'était, vraiment, à regretter de n'être pas l'un des douze convives invités à prendre part au banquet sur la bouée *save-tout*.

Mais voyez l'esprit de contradiction : la police a fait dire à M. Gosselin qu'elle s'opposait à l'intéressante exhibition qu'il se proposait de faire, et qu'elle lui permettait seulement une simple expérience, sans aucun appareil et... sans aucun requin, tout là-bas, là-bas, — au pont d'Auteuil.

Il a fallu s'exécuter : inventeur, expérimentateurs et spectateurs, tout le monde s'est transporté à l'endroit indiqué. Mais il est écrit que, lorsqu'une chose va mal, tout marchera de travers : une pluie battante est venue fondre sur les invités, — dont l'enthousiasme s'est tout à coup singulièrement refroidi. Quant aux expérimentateurs, ils se sont hâtés de prendre l'héroïque parti de Gribouille, et de se cacher dans la rivière de peur d'être mouillés.

Pas le moindre lingot, pas le moindre requin et pas le moindre festin : il a fallu se contenter d'un modeste essai, dépourvu de toute mise en scène dramatique.

Après tout, l'important était de savoir si le *natateur Gosselin* était réellement capable de supporter un homme tombé à l'eau : sur ce point l'expérience a été satisfaisante.

Le *natateur Gosselin* est une sorte de caleçon qui monte jusqu'au tour du torse : il est formé d'une série de petits tubes de caoutchouc remplis d'air; une

5922

# LA SEMAINE DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

M<sup>LLE</sup> ZÉNAÏDE FLEURIOT

1874—1875



NEW YORK  
PUBLIC  
LIBRARY

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET C<sup>IE</sup>, SUCCESSEURS

PARIS

90, RUE BONAPARTE, 90

LYON

2, RUE BELLECOUR, 2

1875



La princesse Marguerite de Bourbon, duchesse de Madrid.

## UNE BIENVENUE

La *Semaine des Familles* ne met jamais le pied sur ce terrain brûlant qu'on appelle la politique ; mais il ne lui est pas défendu de saisir au passage les aperçus pittoresques qui se rencontrent un peu partout, même pendant les périodes sanglantes de cette chose détestable qui s'appelle la guerre civile.

Donc tout récemment l'héroïque armée carliste, puisqu'il faut la nommer par son nom, souhaitait publiquement la bienvenue, à Estella, à la femme de ce jeune héros qui conquiert à la pointe de l'épée son royaume tombé en dissolution.

La ville d'Estella, autour de laquelle les armées républicaine et carliste ont lutté le 25, le 26 et le 27 juin avec tant d'acharnement, possède, depuis un temps immémorial, quatre énormes géants. Lorsqu'un roi ou

un grand personnage pénétrait jadis dans ses murs, elle se hâtait d'en faire l'exhibition.

Ces géants de 15 à 20 pieds de haut sont construits en bois très-léger et en papier, la tête et les mains sont en carton. L'un d'eux représente un roi, un sceptre à la main, une couronne sur la tête, ses vêtements sont bleus ; le second représente la reine en robe blanche, un éventail à la main ; les deux autres sont des Africains, aussi noirs qu'on a pu les peindre : ils portent des couronnes de plumes ; leurs robes royales sont aussi magnifiques que celle des deux premiers. Chacun de ces géants est porté par un homme que recouvre en partie la robe du géant.

Devant eux marchent des huissiers vêtus de blanc. Ils sont accompagnés de joueurs de clarinette et de tambours qui se dirigent en dansant vers le lieu où doivent s'arrêter les augustes visiteurs.

L'entrée triomphale de don Carlos et de doña Mar-

exemple, sauvant, délivrant, consolant, et servant noblement notre chère patrie, la France, avec l'amour de Dieu pour vous piloter dans toutes les passes!

On crut le discours fini, chacun le verre en main se levait pour trinquer aux santés que porterait l'amiral; mais, sans soulever son verre où le champagne pétillait :

— En douceur! reprit-il, c'est trois santés et non pas deux seulement que je vais vous proposer. Et il faut qu'avant tout je supplie madame Divoal de me pardonner la troisième.

— O mon Dieu! amiral, qu'allez-vous dire? murmura la pauvre femme justement alarmée.

Augustin, le troisième fils de la maison, voulait marcher sur les traces de Victor et de Binigan; tous trois avaient eu recours au vieil officier général, qui dit enfin :

— Aux capitaines Divoal et Binigan! au pilotin Augustin Divoal!

— Allons, maman, trinquez de bon cœur! dit Augustin; mon frère, soyez tranquille, ne me vendra pas comme esclave!

Cette saillie fit sourire jusqu'à la pauvre femme, qui, les larmes aux yeux, choqua son verre contre celui de l'amiral Longrin de Guernévez.

Et voilà comme, dès le mois suivant, à Nantes, Augustin fut appelé à débiter à bord du trois-mâts-barque confié par l'armateur Blandeau au jeune capitaine Divoal qui, grâce à son père, avait pris un fort intérêt dans le navire tout neuf et à peine descendu des chantiers.

Victor avait obtenu qu'on le nommât *la Marguerite*.

Le capitaine Binigan, qui n'eût pas troqué son poste de second contre le commandement d'une flotte entière, sourit à cette traduction du petit nom de Rita. — Mais Victor ne put obtenir la destination des îles Canaries, et Binigan dut encore lui dire : — Patience!

— C'est que, si je compte bien, repartit son ami, Rita doit avoir dix-neuf ans passés.

— Je le sais bien, murmura Binigan; mais M. Blandeau promet de nous y expédier le plus tôt possible. Nous allons charger des vins et l'on ne porte pas d'eau à la rivière.

Il était décidé que *la Marguerite* irait à Bordeaux compléter sa cargaison, après quoi elle ferait le voyage des Antilles. Victor s'occupait surtout des affaires commerciales; Binigan pressait les travaux d'équipement et d'arrimage auxquels le jeune Augustin prenait une part active. Jamais apprentissage ne fut plus doux que le sien.

— Heureux gamin, lui disait son frère, tu n'es pas sous les ordres d'un gueux comme ce Zurban, que je ne rencontrerai donc jamais pour lui administrer la plus fière volée qu'ait reçue forban de sa trempe!

La besogne de la journée tirait à sa fin. L'on alla dîner aux Vignes de Médoc, excellente pension que Divoal avait choisie dès l'arrivée à Bordeaux, après quoi Augustin rejoignit des camarades de son âge, tandis que bras dessus, bras dessous, les deux siames de Morlaix se dirigeaient vers le cercle des capitaines au long cours.

— Décidément, fit Divoal, puisque M. Blandeau m'en laisse le choix, c'est à la Havane que nous irons!

— Parbleu! fit Binigan.

— Comment, parbleu!... Je ne suis fixé que de ce jour d'hui, après renseignements pris à la Bourse.

— D'accord! tu es consciencieux, on le sait; mais moi, j'ai toujours eu idée que nous n'irions pas ailleurs.

— Vraiment?

— Crois-tu donc que j'oublie que mademoiselle Fayol avait à la Havane un oncle en qui, m'as-tu dit, elle plaçait un certain espoir. Elle y est née ainsi que sa diablesse de tante. Elle y a des propriétés du chef de ses parents. La Havane a beau être une grande ville, en allant d'homme d'affaires en homme d'affaires, de notaire en tabellion, je comptais bien moi découvrir quelque chose de bon à savoir.

— Brave Binigan, ta pensée est toujours l'écho de mon cœur!

Les quais étaient presque déserts, la nuit tombait. Tout à coup, lâchant le bras de son ami, Victor poussa un cri de menace :

— Ah! Zurban! Zurban de malheur! te voici donc enfin!

Avec l'impétuosité d'une trombe, il fondait sur cet homme, misérablement vêtu, qui dit avec effroi et avançant les mains :

— Monsieur!... par pitié, ne me faites pas de mal!

Ce misérable, appuyé contre une borne, était bien et effet l'ancien capitaine de *la Zéphyrine*, Pisistrate-Marius Zurban, cruellement déchu de ses splendeurs passées.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —

## ÉPISODES DE CHASSE

DANS L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

LE RHINOCÉROS « MAJOR. »

(Voir pages 317 et 332.)

Il était temps de prévenir les conséquences fatales d'une telle blessure sous une température si brûlante. Une simple inspection ne pouvait suffire, il fallait faire davantage et se rendre d'abord compte de la nature du corps étranger. Nouvelle hésitation : l'animal le permettrait-il? Je me décidai enfin à imiter le bon Samaritain, en prenant toutefoi

une attitude à me trouver rapidement sur pied à la moindre démonstration hostile. Précaution inutile ! Dès que j'eus touché la plaie, et quoique j'entendisse gémir le patient à ce contact, il se pencha sur ma main, en m'adressant un regard anxieux que j'interprétais ainsi : « Faites tout ce que vous pourrez pour me soulager : cette souffrance est intolérable. » J'avais découvert enfin que la corne d'un autre rhinocéros avait pénétré dans le flanc de mon ami, probablement détachée du front de son antagoniste par suite des efforts désespérés des deux animaux. Comment l'extraire ? c'était là l'essentiel. Toute autre tentative ne servirait à rien et causerait d'inutiles angoisses. La gangrène ne manquerait pas de se déclarer, et la pauvre bête succomberait certainement.

« Ta confiance en moi ne sera pas déçue, lui dis-je, mon brave ami ; » et je procédai à l'extraction avec toute l'attention qu'aurait pu y mettre un membre de l'Académie de chirurgie.

Une matière d'une odeur fétide suintait de la plaie sous la pression de mes doigts, mais en trop petite quantité pour réduire la tuméfaction et apporter aucun soulagement au malade. J'essayai d'amener le rhinocéros au bord de l'eau ; il se montra très-docile. Je pris un peu de la mousse soyeuse qui pendait des arbres et j'en nettoyai l'orifice de la blessure, d'où j'enlevai tout ce qu'il y avait de boue, de sable et de gravier adhérent aux bords. Le rhinocéros me regardait, pendant ce temps, d'un air suppliant et paraissait soulagé. Il ne manifestait ni irritation ni impatience. Son langage naturel était pour moi chose toute nouvelle, et sans doute je l'interprétais imparfaitement. Cependant je crus comprendre que sa souffrance s'était un peu calmée, et qu'il désirait que je continuasse le traitement. Il n'en pouvait résulter qu'un soulagement temporaire, si je ne parvenais à extraire la corne. Quand je la saisis avec la main, le pauvre diable poussa d'affreux rugissements. C'était l'instant de s'attendre à une manifestation de colère. Il n'en fut rien : il appuya seulement sa tête contre ma poitrine, comme il l'avait déjà fait, et, bien que de vraies larmes tombassent de ses yeux, il lécha ma main. Je m'étais rapidement levé par un reste de crainte prudente ; mais, crainte vaine, le pauvre « Rhino » n'éprouvait que de la reconnaissance. Plusieurs moyens s'étaient présentés à mon esprit pour extraire la corne ; je les rejetai tous, faute des instruments nécessaires pour cette opération indispensable. M'étant rendu compte de la forme du corps étranger, les protubérances qui y faisaient saillie m'inspirèrent une idée lumineuse qui m'empêcha de tâtonner plus longtemps. J'avais enfin la certitude de sauver mon pauvre ami et de mettre un terme à ses angoisses : « Tout va bien, capitaine ! » m'écriai-je ; et je m'acheminai vers l'arbre, car le gros de mon bagage était resté dans ma chambre à coucher. « Rhino » me suivit : le

timbre plus joyeux de ma voix l'avait peut-être frappé. Les animaux en général ont une parfaite interprétation du sens des intonations de notre parole, et plus parfaite encore en est l'appréciation chez les animaux sauvages ; ils y trouvent, ainsi que dans l'expression des yeux, un guide plus sûr que ne l'est pour l'homme l'intelligence du sens littéral des mots, car l'homme se laisse souvent guider par les mots qui servent à déguiser la pensée au lieu de l'exprimer. Je portais dans mon havre-sac deux cordes dont je me servais pour attacher des quartiers de *springlock* ou de tout autre animal que j'avais tué et dépecé ; elles n'étaient pas grosses, mais bien tordues ; elles étaient fortes, mais très-flexibles, grâce à la graisse dont elles restaient enduites. Le patient ne me quittait pas une seule minute, comme si tout son espoir se concentrait en moi seul : un enfant ne se serait pas plus étroitement attaché à sa mère. La disposition qui, selon moi, nous porte à venir en aide à autrui est toujours en proportion de la confiance qu'on nous montre, et j'avoue que, dans ce cas particulier, il m'eût été impossible de laisser le pauvre blessé se bercer d'un vain espoir sans chercher à le soulager.

Je nouai les cordes en y rattachant les courroies qui m'avaient empêché, pendant mon sommeil, de « tomber de mon lit. » Je passai ensuite une de ces cordes autour de la corne, au-dessus de sa base, mettant plus d'adresse que de sensibilité dans l'exécution de cette première partie de mon opération, car je me souvenais d'avoir entendu dire au chirurgien de mon régiment, à propos d'une amputation, que la bonté et la pitié consistaient en pareil cas à *bien* faire ce qu'il fallait. Je réussis enfin à fixer solidement la corde et il ne me restait plus qu'à savoir si elle serait assez longue pour faire le tour du tronc de l'arbre. J'accomplis cette tâche en amenant le patient le plus près possible de l'arbre, et, après avoir bien fixé la corde, j'en eus encore un morceau d'un pied de long. Mais comment persuader à l'animal de se mouvoir à reculons, ainsi qu'on l'apprend aux chevaux, supposant même qu'il en comprit la nécessité ? Plaçant une main sur sa corne et l'autre sur son large front, je regardai dans ses yeux ; j'y lus la même douceur. Je lui parlai d'un ton bienveillant, et, avant que j'eusse pu l'en empêcher, il me lécha la main. Je me tenais droit devant lui sans aucune crainte, essayant de lui faire comprendre mon désir, c'est-à-dire cherchant à le faire reculer. Il fut d'abord embarrassé, car marcher en arrière était pour lui une chose toute nouvelle. Je n'aurais éprouvé aucune difficulté, si j'avais pu atteindre mon but en le faisant avancer, mais, sans poulies, il n'y fallait pas songer. Le corps étranger avait été poussé d'avant en arrière et devait être extrait de la plaie par un mouvement inverse. Deux ou trois efforts me firent comprendre de l'animal, lorsque je me pressai contre son front, tout en continuant à lui par-

ler; mais, au premier mouvement que la corde fit faire au corps étranger, il ne se contenta plus de pousser le plus épouvantable de ses rugissements : il sauta positivement sur moi, et je n'aurais pas pu me jeter de côté, si je n'eusse tenu sa propre corne. J'étais sain et sauf, mais ma tâche restait inachevée, lorsque tout à coup il releva la tête et, me léchant la main, il s'appréta avec sang-froid à faire de lui-même un pas en arrière. Je secondai cet effort, qui était instinctif, en pesant sur son large front et en ressaisissant sa corne; nous primes tous les deux la direction voulue. Je sentis son énorme masse trembler convulsivement, et par un élan vigoureux, il montra qu'il comprenait ce que je lui demandais. Sans cesser de crier et de rugir à la fois, pendant que je le caressais et que je le poussais, il bondit en arrière par un dernier effort convulsif qui arracha de la plaie le corps étranger et nous fit rouler tous les deux ensemble sur le sol, lui haletant et moi couvert de sueur. Je me relevai comme je pus en m'écriant : « C'est fini, grâce à Dieu ! »

Une fois sur pied, je me trouvai en face d'un odieux visiteur. Un saurien avait vu tomber le rhinocéros; tant que ce dernier était resté debout, le reptile n'avait pas osé s'approcher de nous. Il me croyait maintenant une proie facile, mais il ignorait la vertu d'une balle d'acier. Le rhinocéros, dans notre chute commune, m'avait fait un peu de mal au poignet de la main avec laquelle je tenais sa corne; je m'élançai néanmoins sur ma carabine, et, comme le saurien s'approchait, la gueule ouverte, derrière le rhinocéros, je lui envoyai une balle qui alla le frapper dans l'œil. Le monstre tomba mort. La détonation éveilla mon « capitaine Rhino » épuisé dans une mare de pus et de sang qui avait jailli de sa blessure, et qui, bien qu'il fût sur ses jambes, continuait à couler à larges flots. Il se releva et me regarda comme pour me demander une explication. Je lui montrai le saurien gisant sur le sol : cette vue excita sa colère et il piétina sur la hideuse bête. Une fanfare suivit cet exploit, faible fanfare en comparaison des bruyants éclats de la nuit passée. Mais le « capitaine » se trouvait de nouveau sur pied, et la première chose qu'il fit, après avoir terminé son hachis d'alligator, fut de venir près de moi pour me lécher les mains.

Je songeais à laver sa blessure. Sa peau était brûlante et ses lèvres semblaient desséchées par une soif intense. Il se mit en route, et, cette fois d'un mouvement moins gêné, il tourna, à une distance d'environ trois cents mètres, l'angle d'un promontoire peu élevé. Je l'y suivis et trouvai une source délicieuse, dont l'eau étincelait au soleil. J'y rafraichis mes lèvres et mon gosier; après avoir eu toutefois le soin de recharger ma carabine. Le « capitaine Rhino, » plus altéré que moi encore, eut bientôt vidé le bassin creusé par la source, et recommença quand le bassin fut de nouveau rempli, jusqu'à ce que sa soif fiévreuse fût apai-

sée. Je lavai sa blessure et en tamponnai les lèvres avec une mousse soyeuse. Ma première opération se trouvait menée à bonne fin; j'avais en même temps accompli une œuvre des plus difficiles, savoir : de m'être fait un véritable ami, car tel fut pour moi le « capitaine Rhino » des lacs Noirs.

LÉONTINE ROUSSEAU.

(Temple-Bar Magazine.)



## CE QUI NOUS ENTOURE ICI-BAS

LA COMÈTE DE 1874.

- Oncle Tobie!...
- Plait-il, mes amis!
- Oncle Tobie... Et la comète? où est-elle, à présent qu'on ne la voit plus?...
- Ah! ah! n'allez-vous pas me demander aussi d'où elle vient? et puis, ce qu'elle était? et après, ce qu'elle signifie?... Car enfin une comète, une chose imprévue, accidentelle, ça doit avoir une signification...
- Mais sans doute, oncle Tobie. Nous allons vous demander tout cela, et encore beaucoup d'autres choses avec...
- Alors il me faut prendre mon grand courage à deux mains, non-seulement pour vous écouter, mais encore pour vous répondre!...
- Ah! mon petit oncle Tobie! fit, en câlinant, ma mignonne nièce Alice...
- Oh! ma chère Alice...
- Oh! bon oncle, nous t'en prions, dirent en chœur les enfants en s'approchant...
- Ta! ta! ta! Eh bien, mes petits amis, nous allons faire, entre nous tous, une convention. Je vous parlerai de temps en temps des choses qui vous entourent, qui vous servent ou vous sont utiles, mais à une condition...
- Laquelle?... acceptée d'avance...
- La première, car ma condition a deux parties...
- Mon oncle, c'est de la trahison...
- La première, c'est que vous m'écoutez attentivement; la seconde, c'est que vous m'interrompez toutes les fois que vous ne comprendrez pas.
- Accepté!
- Tous s'assirent en rond autour du vieillard, et il commença ainsi :
- Une comète, mes amis, est un astre... je n'ai pas besoin d'ajouter un astre d'une nature particulière, puisque vous avez tous été frappés de ses dissemblances avec tous ceux qui, chaque soir, peuplent le ciel au-dessus de vos têtes. Cependant ces astres ont pour nous, chétifs humains habitants de la terre, un intérêt particulier, parce qu'ils appartiennent au